

Jack Douglas

Manuel
érotico-culinaire
judéo-japonais
et Comment
élever des
loups



Wombat

*Manuel érotico-culinaire judéo-japonais
et Comment élever des loups*



Les Insensés n° 24

DU MÊME AUTEUR

Ne vous fiez jamais à un chauffeur de bus nu
(précédé de : *Mon frère était fils unique*), Wombat, 2012.

JACK DOUGLAS

*Manuel érotico-culinaire
judéo-japonais
et Comment élever
des loups*

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Frédéric Brument

Wombat

Wombat dédie cette édition à la mémoire de Reiko Hashimoto Douglas (1936-2013).

Titre original : *The Jewish-Japanese Sex and Cook Book and How to Raise Wolves.*

Première édition : Putnam, 1972.

Tous droits réservés.

© The Estate of Jack Douglas.

© Nouvelles Éditions Wombat, 2016, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-919186-87-7

ISSN : 2261-8724

*À mon adorable famille
et aux boules Quies.*

— En parlant de putes, dit Harry Mitchell, le regard perdu au loin à travers son généreux martini, je me souviens de cette pute à Butte, dans le Montana, qui avait un chien...

Puis il se tut et sombra dans une sorte de catatonie.

— L'histoire est finie, Harry? demanda Ruthie Mitchell, sa semi-charmante épouse, après un long silence.

— Hein? fit Harry.

— Quelqu'un veut du thé? s'enquit Reiko, dans son rôle habituel d'hôtesse modèle.

— Personne ne boit de thé, chérie, dis-je avec toute la suavité d'un Clint Eastwood.

— Quel genre de chien? dit Harry en réingurgitant un hoquet ainsi qu'une olive fourrée.

— Quoi? fit Ruthie.

— Quel genre de chien avait donc cette pute à Butte, Montana?

— Mais comment veux-tu qu'on le sache? répliquai-je. C'est *ton* histoire.

— Oh..., fit Harry, avant de demander à Reiko : Avez-vous mis de la vodka dans cette vodka-martini?

— Oui, confirma Reiko.

— Pas étonnant alors, dit Harry... pas étonnant que je sois pompette.

— Oui, ça suffira, Harry, approuva Ruthie. Je l'ai déjà lue dans le magazine *Time*. C'était l'histoire en couverture du numéro du 16 juin 1959.

— C'était un saint-bernard, dit soudain Harry.

— Quoi donc ? voulut savoir Reiko, même si en fait elle ne comprenait rien du tout à ce qui se disait.

— Le chien que cette pute avait à Butte, dans le Montana, expliqua Harry. Un saint-bernard.

— Celle-là, elle est bien bonne ! m'exclamai-je. Y a pas à dire, Harry, tu es doué pour raconter les histoires.

— L'histoire n'est pas encore terminée, ajouta Harry d'un ton malicieux.

— Ah bon ? s'inquiéta Ruthie.

Harry ignore sa semi-charmante épouse et se tourna vers moi, renversant du même coup une partie de son verre de martini toujours plein sur sa veste en daim rouge.

— Ça t'est déjà arrivé de te faire mater par un saint-bernard pendant une partie de jambes en l'air ? me demanda-t-il.

— Eh bien, répondis-je, j'ai toujours aimé les chiens, mais...

— Non, évidemment, enchaîna Harry. Le saint-bernard était monté sur le lit de cette pute à Butte, Montana, et, quand on a fini notre affaire, il a levé la jambe... sur moi.

Ces paroles furent suivies d'un silence complet assez exceptionnel. Personne ne savait trop quoi dire. Pour ma part, j'estimai que « Félicitations » serait peut-être un peu déplacé, ou inapproprié.

Cet épisode aussi éclairant que méconnu de la passionnante histoire du Montana, ainsi relayé par cet excellent conteur, se déroulait dans le cadre d'une conférence sur l'écologie que Harry Mitchell avait promis de délivrer

pour la première réunion de l'Association écologique de Honansville. C'était une toute nouvelle organisation composée de citoyens de la ville concernés, sensibles aux problèmes écologiques, et qui aimaient boire.

Du moins, c'est ainsi que je voyais notre groupe, même si je me disais qu'il pouvait sortir quelque chose de bon de ces gens qui, quoiqu'un peu titubants, semblaient bien intentionnés. Wolf, notre loup, avait presque un an ; j'avais déjà rejoint plusieurs associations qui luttait pour sauver les loups – ainsi que de nombreuses autres espèces menacées. Car, à mesure que mon interaction quotidienne avec le loup m'avait appris à connaître cet animal singulier, à mesure aussi que j'avais approfondi mes lectures, j'avais pris conscience que nous avions absolument besoin de préserver *chacune* des espèces animales vivant sur la planète. Tous ces animaux m'étaient apparus comme des parties intégrantes d'un plan ou d'un schéma global, qui, si on l'altérait encore, risquait de nous mener tous à notre perte. La grande chaîne de la nature, dont *chaque* créature vivante constitue un maillon, ne doit pas être brisée. J'avais compris très vite qu'il était impératif de passer à l'action, et de le faire maintenant !

Néanmoins, en parcourant notre salon des yeux lors de cette première soirée de réunion de l'Association écologique de Honansville, je me mis à douter d'avoir choisi la bonne option.

Nous formions un tout petit groupe. Il y avait Frank Krasselt, un artiste peintre, propriétaire d'une vieille grange rouge immense à l'arrière de sa maison à toit penchant « style Connecticut 1772 », bourrée jusqu'au plafond de ses tableaux invendus de ponts couverts « style Connecticut 1772 ». Sa femme, Ethel Krasselt, était peintre elle aussi, et elle devait donc louer une autre vieille grange rouge

immense pour y stocker sa vaste collection, à elle, de tableaux invendus. Elle peignait de minuscules petites filles aux allures de poupées avec d'énormes yeux bleus écarquillés qui étaient censés vous hanter (pour vous pousser à acheter un tableau, j'imagine). Comme activité d'appoint, Ethel possédait un four à céramique dans lequel elle cuisait de fausses poteries indiennes, vendues comme authentiques dans la boutique locale de poteries indiennes, qui proposait aussi de l'essence, des sucres d'orge, du sucre d'érable et des œufs «frais pondus de la ferme» qu'ils se procuraient au supermarché A & P. La croisade écologique de Frank et Ethel visait à éliminer un certain M. Ernie Saloks, patron des carrières de gravier locales et principal destructeur de l'environnement dans le coin. Selon eux, le dernier projet d'Ernie Saloks consistait à exploiter le gravier d'une carrière située en bord de route et à déverser les résidus dans un marais tout proche, mettant ainsi en danger une espèce d'oiseau qui y vivait, le carouge à épaulettes.

— Il ne restera plus une seule quenouille ! gémit Ethel Krasselt.

— C'est quoi, une quenouille ? demanda Reiko.

— C'est le truc sur lequel les carouges à épaulettes se posent, dit Frank Krasselt.

Reiko se contenta de cette réponse.

Virgil Palmquist et Reggie Mailer, les propriétaires de la «Prune Jaune», un magasin d'antiquités local, qui aimaient aussi à sillonner les rues au crépuscule quand le temps s'y prêtait, main dans la main, nous faisaient également l'honneur d'orner notre salon (et je pense qu'*orner* est le mot juste).

Pour leur part, Virgil et Reggie étaient très préoccupés, écologiquement parlant, par l'écureuil gris.

— Notre écureuil gris, dit Virgil, est en train de craquer nerveusement ! Il risque de s'effondrer complètement d'un jour à l'autre, j'en suis sûr. Et alors, que fera-t-on ? Où trouver de l'aide pour soigner un écureuil cinglé ?

— C'est vrai qu'on manque de psychiatres spécialisés dans les problèmes d'écureuils, compatiss-je.

— Oh, *toi* ! dit Reggie en se crispant. Toi, tu prends ça à la légère ! Tu n'as qu'à nous accompagner une fois là-bas, et tu verras ce que ce sale petit écureuil roux fait subir à notre grand écureuil gris ! C'est très embarrassant !

L'intérêt profond et prolongé que portait Harry Mitchell à son verre se dissipa à ces mots.

— Tu veux dire, intervint Harry, qu'un petit écureuil roux se tape un grand écureuil gris ? Mais c'est incroyable ! Totalement incroyable !

— On devrait appeler la Société protectrice des animaux dès demain, sans faute, dit Ruthie Mitchell.

— On ferait mieux de l'appeler sur-le-champ ! dit Harry en tendant la main vers notre téléphone.

— Attendez une minute, intervins-je.

— Mais il ne s'agit pas du tout de *ça* ! s'écria Virgil, avec des accents de Maria Callas à la Scala. Pas du tout ! Seulement, ce sale petit écureuil roux n'arrête pas de chasser notre grand écureuil gris de la boîte à noisettes !

— Quelle boîte à noisettes ? demandai-je (mais du bout des lèvres, je l'avoue).

— La boîte où on met les noisettes pour nourrir notre écureuil gris... sauf qu'il ne peut pas les manger parce que l'écureuil roux le chasse sans arrêt pour s'empiffrer tout seul ! Alors, qu'est-ce que l'écologie compte faire à ce sujet, *hein* ?

À ce stade, chacun d'entre nous – y compris mes fils, Bobby et Timothy – reprit un verre pour *se* calmer les

nerfs et réfléchir un peu. Après deux minutes de réflexion, Bobby déclara :

— Moi, j'aime bien les écureuils roux.

— *J'en étais sûr!* cracha Virgil à Bobby, en tentant de faire fourcher sa langue. Je parie que tu aimes aussi le hockey, pas vrai ?

Avant que Bobby ne puisse répondre, Bella Brown, une femme bâtie comme Rocky Graziano – et qui ne lui ressemblait pas qu'un peu –, qui avait pris les rênes du mouvement pour la libération de la femme dans le nord-ouest du Connecticut, dit à Virgil et Reggie :

— Messieurs, le plus fort survit, c'est la loi de la nature.

— Doux Jésus ! chuchota Virgil à Reggie, en indiquant Bella. Si c'est vraiment une loi... elle va nous survivre à tous !

Bella reprit la parole, après avoir remonté ses manches, révélant des biceps qui évoquaient le colosse doré qui soulève un machin (ou quoi qu'il fasse d'autre) sur la Rockefeller Plaza. Ce n'est pas que Bella aimait étaler sa supériorité physique devant tout ce qui respirait à Honansville, c'est juste qu'elle transpirait un peu après s'être enfilé six bières-whisky.

— Messieurs, l'écureuil roux n'a peur de rien. Alors, si vous avez un peu de jugeote, laissez-lui les noisettes.

M. et Mme Rogers Dotson complétaient notre petit groupe écologiste. De fait, M. et Mme Rogers Dotson participaient à *tout* ce qui était *contre* quelque chose.

Alice Dotson était une vraie douairière, avec une poitrine si énorme qu'on pouvait la qualifier de montagnaise. Assis dans notre fauteuil le plus confortable, Rogers Dotson fumait une pipe d'écume sulfureuse, sa main caressant le vide. Il caressait encore et encore.

— Mais qu'est-ce qu'il fiche ? murmurai-je à Harry Mitchell.

— Ce n'est rien, me répondit-il. Mais il a tellement l'habitude de rester assis toute la journée dans son fauteuil, devant son feu de cheminée, à caresser son setter irlandais préféré que, même quand il sort, il ne peut pas s'en empêcher ; quelque part, il doit penser que le chien est ici avec lui et réclame des papouilles.

— Oh, fis-je.

— Ouais, conclut Harry Mitchell. Quand il a commencé à faire ça, il y a deux ou trois ans, j'ai cru qu'il souffrait d'une espèce de paralysie horizontale.

L'Association écologique de Honansville se réunissait dans notre salon car, comme l'avait déclaré un des membres quand notre groupe écologiste n'en était encore qu'au stade du projet, nous étions ceux qui avions un loup ; de ce fait, j'étais celui qui tirerait le plus profit de la préservation de notre environnement naturel. Sans vraiment comprendre pourquoi, je n'avais pas protesté. C'est pour cette raison que la première réunion de l'association avait lieu chez nous, mais aussi parce que tous les autres avaient prétexté une bonne raison pour ne pas recevoir chez eux. Le salon de Frank et Ethel Krasselt était également leur atelier, bien trop encombré de pinceaux, de peinture et des gros tas d'argile avec lesquels Ethel fabriquait ses poteries ; alors, assurèrent-ils, il n'y avait vraiment pas assez de place pour y tenir la moindre réunion. Virgil et Reggie affirmèrent que leur magasin d'antiquités n'était pas un endroit pour accueillir des buveurs négligents. Et, par ailleurs, après la fermeture, une fois qu'ils avaient tiré les rideaux, allumé les bougies, brûlé de l'encens et posé une pile d'albums de Bessie Smith sur leur platine, la journée était finie pour eux ; la moindre

intrusion dans ce paradis androgyne relèverait du sacrilège.

L'excuse de Bella Brown pour ne pas faire de réunion chez elle fut plus directe. Son salon se trouvait dans une écurie, pas tout à fait réaménagée, dont elle se servait aussi pour ferrer ses chevaux ; et il était hors de question qu'elle déplace sa «putain d'enclume» pour laisser entrer un tas de non-chevaux à l'intérieur.

M. et Mme Rogers Dotson déclarèrent qu'ils ne pouvaient pas accueillir de réunion chez eux tout simplement parce que ce serait «anti-américain». Lorsqu'une bonne âme se dévoua pour demander ce qu'ils pouvaient bien vouloir dire par là, nom d'une pipe, M. Dotson, dont le penchant affirmé pour les vestes du Norfolk m'est resté en mémoire, dit :

— Je vous prie de ne pas mettre en doute mon jugement. Demandez-moi ce que vous voulez, mais s'il vous plaît... *s'il vous plaît*, ne mettez *jamais* en doute mon jugement !

Bon, nous n'étions guère plus avancés, mais nous n'avons *pas* mis en doute le jugement de M. Dotson. Sa femme et lui représentaient en réalité une quadruple menace : ils étaient bigots, conservateurs, libéraux et réactionnaires. Ce qui leur laissait bien peu de temps pour aller aux toilettes. De fait, les Dotson n'étaient pas d'une grande aide dans l'élaboration de nos projets grandioses pour protéger l'environnement. Néanmoins, avec les autres, nous partagions le sentiment qu'en les embrouillant avec des paroles ambiguës on parviendrait peut-être à leur faire lâcher une partie de leur vaste fortune (car elle l'était, vaste) en leur donnant l'impression que notre cause contribuait à enrayer la marche de la civilisation. Tant que cela ne les incluait pas, ni eux, ni leur confortable petit domaine

de vingt hectares avec son manoir, sa mare à canards chauffée et son garage de dix-sept voitures.

Résultat de ce splendide exemple d'exercice démocratique : c'est sur Reiko et moi que retomba la responsabilité de toute l'affaire. Soit nous nous réunissions chez nous, soit nous nous réunissions quelque part dehors en plein champ. Or il restait très peu de champs aux alentours de Honansville susceptibles d'accueillir un groupe d'écologistes. La plupart des agriculteurs se méfiaient de quiconque n'exterminait pas les corbeaux, les renards, les marmottes et autres «vermines» et croyait qu'il n'existait pas d'autre manière de se débarrasser des ordures qu'aller les balancer dans la «crique» ou les brûler dans une décharge infestée de rats qui dégageait des jours durant une fumée pestilentielle.

— Je crois qu'on devrait organiser un repas-partage, dit Virgil Palmquist.

— Excellente idée, approuva Reggie Mailer.

— Mais qu'est-ce qu'un repas-partage a à voir avec la pollution, nom d'un chien ? s'enquit Harry Mitchell.

— J'aimerais bien le savoir aussi, renchérit Bella Brown en croquant un gros bout de tabac à chiquer tiré de sa réserve inépuisable avec toute la finesse d'un requin tigre s'attaquant à une séance de natation des Weight Watchers.

Reiko, toujours attentionnée, plaça promptement un seau près de Bella.

— Vous êtes très attentionnée, dit Bella.

— Je répète ma question, dit Harry Mitchell en remuant avec son index détrempé son cinquième martini : Qu'est-ce qu'un repas-partage a à voir avec la pollution, nom d'un chien ?

— Eh bien d'abord, répondit Virgil en frappant le sol de son délicat mocassin rose layette, avez-vous déjà été à un repas-partage ? Il n'y a rien de plus pollué !

— Oh, c'est une blague, dit Harry Mitchell. Très drôle.

— Avec un repas-partage, zézaya Reggie Mailer d'un ton menaçant, volant au secours de son efféminé partenaire, on pourrait lever des fonds pour la cause.

— La *cause* ? réagit Rogers Dotson, dont les sourcils bondirent en direction de sa coupe de cheveux style 1928. Ça sonne limite coco pour moi, ça, mon gars !

— Oh, vous voyez bien ce que je veux dire, fit Reggie en pinçant le genou couvert de tweed de Rogers Dotson. Vous comprenez maintenant ? Admettez-le.

— Je ne crois pas que les Indiens touchent leur juste part, intervint Ethel Krasselt, la faussaire en poteries indiennes. Allez donc faire un tour à la réserve Mocadoc, dit-elle avec un geste approximatif de sa main libre en direction de la réserve Mocadoc, située non loin de Honansville, en amont de la rivière.

— Ouais, dit Bella Brown, la plupart des Indiens là-haut sont des nègres.

— Alors ils ne peuvent pas être indiens, trancha Virgil Palmquist, évacuant le sujet d'un gracieux revers de main.

— Ah non, vraiment ? répliqua Bella sur un ton assez belliqueux. Écoute-moi bien, mon pote : en Amérique, un nègre a foutrement le droit d'être ce qu'il veut, comme il veut, pigé ? Enfonce ça dans ta satanée pipe et fume-le !

— Je m'achèterai une pipe dès demain matin, dit Virgil. Et, pour votre gouverne, poursuivit-il sur un ton devenu impérial, on ne les appelle plus des nègres, mais des Noirs.

Bella visa le seau que Reiko lui avait procuré de manière si attentionnée et projeta un véritable Niagara de jus de chique. Le jet tomba largement à côté. Reiko avait dû mal anticiper la trajectoire et le sens du vent.

— En parlant de putes..., dit Harry Mitchell.

— Quelqu'un veut du thé ? demanda Reiko, dans l'espoir que Bella délaisse sa blague à tabac pour un sachet de Tetley tant qu'il restait une parcelle de moquette encore immaculée.

Chaque matin, qu'il pleuve ou qu'il vente, qu'il grêle ou qu'il neige, qu'il tombe des hallebardes ou des petits hommes (et femmes) verts, j'emmenais mon loup, Wolf, faire une longue balade dans les collines du nord-ouest du Connecticut, où nous avons élu domicile – temporairement, je l'espérais – après avoir déserté notre chalet canadien.

Promener Wolf quotidiennement n'était pas vraiment un plaisir que j'anticipais avec joie et impatience. Certaines fois, c'était juste d'un grand ennui bucolique. Tant pis pour la beauté des collines du Connecticut – une colline est une colline. Mais d'autres fois la promenade semblait échapper à mon contrôle. Ce qui avait commencé comme une balade paisible avec mon fidèle animal de compagnie se transformait soudain en lutte titanesque pour la survie – la mienne. Wolf était doté d'une très grande force et de pattes avant énormes, dont les larges orteils pouvaient s'écarter, ce qui lui donnait une capacité de prise au sol, avec effet de levier, comparable au dragon de saint Georges. Il se servait de la puissance de ces pattes – de manière toujours inattendue – pour changer brusquement de direction et partir en trombe dans tous les sens à la fois. C'était du moins l'impression que j'en avais quand il me traînait à plat ventre derrière lui. Un matin ensoleillé, cette tactique

abrupte avait brisé ma montre, mes lunettes et trois de mes meilleures côtes.

Je le harnachais pourtant de deux colliers d'étranglement et d'une lourde chaîne de dépanneuse (dont le poids seul aurait pu mettre à genoux un attelage de bœufs), mais cela ne le gênait pas outre mesure. C'était juste un défi lancé à sa force et à sa résistance. Il savait qu'il parviendrait un jour à tendre ces maillons d'acier conçus pour supporter une formidable tension au point de les faire voler en éclats comme un vulgaire collier de perles. Et il savait aussi que *je* l'en savais capable.

Et puis, il y avait aussi des matins où c'était un vrai plaisir d'emmener cette superbrute faire son petit tour. Il se montrait aussi coopératif qu'un cocker servile, et tout aussi affectueux. Pendant ces périodes de grâce, il s'abstenait de me tirer derrière lui comme s'il halait une ancre marine en plein ouragan. Il marchait tranquillement à mes côtés, en tendant le cou de temps à autre pour prendre gentiment ma main entre ses crocs à l'éclat meurtrier, afin de m'assurer que tout allait bien se passer – il semblait dire : les loups à travers le monde ont le contrôle de la situation.

Mais ces matinées sereines n'étaient pas si fréquentes. Le plus souvent, nos promenades champêtres se transformaient en tests de résistance pour moi et en exercices d'attaque pour lui. S'il s'entraînait à attaquer, supposais-je, c'était au cas où nous croiserions un vieil élan décrépît dans les forêts du Connecticut ; Wolf devrait alors tenir son rôle et essayer de le terrasser. Tant mieux pour lui ; en revanche, c'était *mon* rôle que je n'appréciais guère, celui du vieil élan décrépît. Usant des mêmes tactiques d'approche qu'avec un élan, Wolf se mettait à courir en cercles autour de moi en me tailladant les jambes de pantalon, traversant, parfois

en profondeur, le velours côtelé. Les griffures occasionnelles m'importaient peu, mais la manière qu'avait Wolf de me tourner autour, lui d'un côté de la laisse et moi de l'autre, pivotant à soixante-dix-huit tours minute, avait un effet néfaste sur mon équilibre. Il l'annihilait. Le monde environnant se mettait à tourbillonner follement et ma seule défense consistait à essayer de lui attraper la gueule pour la bloquer. Cette prise semblait le décourager – sans toutefois lui faire de mal, même quand je pressais ses crocs contre ses babines.

Je ne pense pas qu'il soit possible pour un homme de blesser un loup adulte au combat à mains nues, mais cette prise de gueule lui donnait l'opportunité d'y réfléchir à deux fois, et il décidait généralement d'arrêter son numéro pour retourner explorer en reniflant tout ce qu'il rencontrait sur le chemin, ou se rouler dans tous les trucs qui sentaient mauvais (il pouvait consacrer un quart d'heure à une simple grenouille morte).

Promener un loup n'était donc pas une sinécure. Plutôt un fardeau, une corvée – et c'est un euphémisme. Alors pourquoi me l'imposais-je ? Le faisais-je par amour ? Suis-je un fada des bêtes ? Au fond, le faisais-je pour lui ou pour moi ? Je n'en savais fichtrement rien. Et d'abord, je ne savais même pas *pourquoi* il avait fallu que j'adopte un loup !

Des années plus tôt, je parcourais le sud-ouest du Texas avec un modeste groupe de musique. J'en étais le batteur, et j'étais aussi le chauffeur et propriétaire d'une petite Ford V8 1932 dans laquelle je trimballais ma batterie et le groupe. Parcourir le Texas est déjà une aventure en soi, alors le faire au volant d'une Ford V8 1932 avec des pneus pleins et un radiateur qui n'avait jamais connu la douce

saveur de l'eau plus de trois heures d'affilée... Le radiateur ne se contentait pas de fuir, quand nous roulions à travers les minuscules hameaux du Sud-Est : il aspergeait carrément les trottoirs. On aurait pu y prendre une douche ! Une telle idée n'effleurait bien sûr pas l'esprit de notre bande de musiciens en tournée à travers le Texas. Nous ne pensions jamais à nous laver ! Néanmoins, la nécessité de garder le radiateur relativement ou même légèrement désaltéré occupait les consciences de tous les membres de notre groupe, jusqu'au plus insouciant. Entre parenthèses, notre petit groupe de musique était connu sous le nom de « Bonnie et les Trois Clyde » – ce qui était exactement ce dont on avait l'air. Nous nous étions déjà fait arrêter au moins quarante-sept fois, par simple suspicion. Suspicion de *quoi*, ils ne nous l'ont jamais dit, mais il nous suffisait de nous regarder tous ensemble dans le miroir fêlé d'une chambre de motel pour comprendre qu'ils avaient de bonnes raisons.

Nous paraissions capables de tout ! Et nous l'étions – sauf dans la musique. Mais, pour les bonnes gens du sud-ouest texan, c'était comme s'ils accueillaient Lawrence Welk, Clyde McCoy et Enoch Light. À l'époque, il n'y avait pas de télévision, et en plus on avait l'avantage d'être *en couleur* (ce qui est loin d'être le cas du sud-ouest du Texas).

Un jour, vers que le soleil se couche, comme ils disent dans la région, nous atteignîmes la petite ville de Riverbend¹ qui, à mon avis, est la ville la plus improprement baptisée du sud-ouest texan. Il n'y avait pas de coude, car il n'y avait pas de rivière. Une source d'inquiétude pour

1. Littéralement, le « coude de la rivière ». (*Toutes les notes sont du tra-*
ducteur.)

nous, car mon radiateur était chauffé à blanc et aussi sec que Riverbend se révélait l'être. On aurait dit une ville fantôme – et, toute romantique cette vision nous apparut-elle dans le crépuscule pourpre, c'était aussi de bien mauvais augure. Nous – Bonnie et les Trois Clyde – commençons déjà à imaginer nos quatre crânes grimaçants en train de fixer de leurs orbites vides la pancarte rouillée et cabossée d'une station Texaco tandis que le vent hanté du désert chanterait : « Vous pouvez confier votre auto / à l'homme à l'étoile Texaco ! »

Nous n'avions d'autre choix que de continuer en priant saint Jude pour croiser bientôt une station-service ou un cow-boy errant à la vessie bien pleine. À défaut d'homme à l'étoile, saint Jude dut nous entendre, car alors que la Ford débouchait en ahanant d'un long virage (qui ne contenait pas non plus de rivière) nous tombâmes sur la « station essence et ferme aux lions » de Joe.

Joe était très heureux de nous voir. Je crois qu'il aurait été tout aussi ravi de voir débarquer une bande d'Indiens sur le pied de guerre, un missionnaire lépreux, ou même Godzilla.

— Salut, la compagnie, dit Joe. Pour cinquante cents, je rentrerai dans la cage aux lions.

Il resta figé là, un sourire timide tentant de distendre son visage parcheminé par le vent du désert.

— Peut-être même que j'y rentrerai pour vingt-cinq cents seulement, reprit Joe. Ne vous faites pas de bile pour moi. Les lions sont aussi doux que des chatons.

Il accompagna cette dernière phrase d'un geste de sa main droite, couverte d'un bandage ensanglanté, censé figurer plus ou moins un chaton tout doux.

— Qu'est-il arrivé à votre main ? demanda Bonnie (dont le vrai prénom était Selma).

— Oh, expliqua Joe, en cachant sa main bandée dans son dos, c'est juste une égratignure... j'ai tendance à saigner pour un rien. Le moindre petit truc, pof ! je saigne. Regardez-moi en louchant, pof ! je saigne.

Bennie Koch, notre joueur de banjo, qui, justement, louchait, dit :

— Essayons pour voir.

— Hé, attends une seconde, Bennie, intervins-je. On s'est juste arrêté pour prendre de l'eau, et peut-être un peu d'essence...

— Vous voulez dire, fit Joe le pompiste, ses yeux gris-vert fatigués s'emplissant de larmes, que vous n'allez pas me laisser entrer dans la cage aux lions ? Et pour quinze cents, hein ?... dix ?...

— Écoutez, dis-je, je ne sais même pas de quoi vous voulez parler. Quelle cage ? Quels lions ? Où ?

— Juste derrière la station, répondit Joe. Je les garde tous dans une cage là-bas... quinze lions.

— Des lions des montagnes ? Des environs ? demandai-je.

— Non, non. Ce sont des lions africains, enfin d'Afrique. Tous adultes, des gros lions. C'est pour ça que je dois faire payer pour aller avec eux.

— Vous nous faites marcher, dit Bonnie (dont le vrai prénom était Selma).

— Enfin, c'est pas que je refuse d'y aller pour rien, poursuivit Joe. J'y vais des fois pour leur donner à manger et passer un petit coup de balai.

— Quinze lions..., fit Bennie. Ça doit être un sacré « petit coup » de balai à passer, hein ?

Puis il éclata de rire comme le crétin de joueur de banjo qu'il était.

— Venez, je vous montre, dit Joe.

Il nous entraîna à sa suite dans la pénombre à l'arrière de sa station-service. Quand je les découvris, je n'en crus pas mes yeux. Juste derrière la station croulante, au beau milieu de ce qui devait être un cimetière de voitures (on voyait des centaines d'épaves esquintées), il y avait vraiment une cage à lions ! Avec quinze lions d'Afrique adultes dedans ! Gras, le poil brillant, l'air insolent ! La cage, qui ne semblait pas assez solide pour contenir un cochon d'Inde suffisamment déterminé, paraissait pourtant très bien leur convenir. Occupant une surface d'environ un demi-hectare, elle était équipée d'abris contre les intempéries et jonchée de quelques souches déchiquetées, zébrées de griffures, qui avaient dû être jadis des arbres de bonne taille. Tout l'espace était encerclé et recouvert d'un grillage, dont n'importe quel lion un peu futé savait qu'il ne l'entraverait pas le moins du monde s'il décidait de bondir au travers ; mais, apparemment, ces lions n'avaient aucune velléité d'insurrection ni d'évasion. Dès qu'ils aperçurent Joe, ils se rassemblèrent devant le portail en bois grillagé et branlant, en se bousculant pour lui mendier des caresses, dont ils semblaient raffoler. Joe, délaissant ses clients potentiels, avait passé ses deux mains tannées à travers le grillage tendu à se rompre et se dévouait entièrement à grattouiller autant d'oreilles léonines que possible.

Je me fis la réflexion que le grillage pouvait lâcher d'un instant à l'autre – et que Bonnie et les Trois Clyde avaient un engagement à cinquante dollars au Dreamland Ballroom de Fart's Crossing, à une trentaine de kilomètres d'ici –, alors je dis :

— Joe, il nous faut de l'eau et un peu d'essence. On doit y aller.

— Hein ? fit-il, revenant soudain dans le monde réel.

Et les lions alors ? Allez... juste cinquante cents... peut-être qu'ils m'*attaqueront* ! ajouta-t-il avec une sorte d'allégresse forcée.

— Désolé, dis-je ; même si on adorerait tous vous voir attaqué par des lions, on n'a pas les moyens de dépenser cinquante cents en distractions.

— Bon... OK, dit Joe en portant un chiffon sale à son nez et en détournant la tête. Venez alors... la pompe à essence est devant, et il y a de l'eau dans un arrosoir. J'ai aussi un distributeur de Coca, mais la poussière a eu raison de lui ; il bouffera votre pièce mais ne vous donnera rien en échange.

Pendant que nous remplissions à moitié le réservoir et versions futilement du liquide dans le radiateur, Joe me raconta l'histoire des lions. Il ne se les était pas procurés afin de pouvoir gagner cinquante cents en rentrant dans leur cage. Il avait ces lions parce qu'il les aimait ; hélas, il était de plus en plus fauché, peinant à tirer assez d'argent de sa misérable petite station-service et de son affaire de remorquage d'épaves. Tout avait commencé, me raconta-t-il, le jour où quelqu'un lui avait parlé d'un cirque en faillite dans une ville voisine, qui s'apprêtait à abattre ses lions car personne ne pouvait les nourrir et qu'ils ne savaient plus quoi en faire. Les gens du sud-ouest du Texas avaient déjà bien du mal à se nourrir eux-mêmes.

Au début, il n'y avait que sept lions, mais Joe ne savait pas (ou ne voulait pas savoir) comment séparer les mâles des femelles ; alors il n'en fit rien. Or les lions ne voient pas d'inconvénient à se reproduire en captivité et n'hésitent pas à tirer un coup quand ça leur chante, ce qui est fort plaisant pour les lions mais assez rude pour le budget – celui de n'importe qui. En peu de temps, les lions mangeaient mieux que Joe, ou du moins plus régulièrement.

Il avait bien essayé d'intéresser l'Université du Texas à ce qu'il appelait sa « Station expérimentale des lions du sud-ouest du Texas ».

— Mais ils ne sont pas tombés dans le panneau, dit Joe. Ils savaient que je voulais juste les garder comme animaux de compagnie.

— Vous ne pourriez pas les confier à un zoo et aller leur rendre visite de temps en temps ? suggérai-je, tout en me rendant compte que mon idée ne valait pas tripette.

Les zoos ne seraient sans doute pas disposés à accueillir quinze lions – tous d'un coup, enveloppés dans un paquet-cadeau. La plupart d'entre eux manquaient de place, et la plupart, même dans les grandes villes, ne disposaient pas d'un budget suffisant pour nourrir quinze lions, ou en tout cas pas tous les jours. Or, les jours où les lions ne seraient pas nourris, on entendrait leurs rugissements indignés à des kilomètres à la ronde. Je me souviens d'un cas similaire, lors de mes premières années à Los Angeles, quand le summum du divertissement – avant l'arrivée de Disneyland et des serveuses seins (et fesses) nus – était un endroit nommé la « Joyeuse Ferme des lions » à El Monte, une petite ville tranquille située à un jet de tramway du centre de L.A. Dans cette ferme, ils ne donnaient pas à manger aux lions les lundis – pour les garder « en bonne forme », se justifiaient-ils.

Cette privation hebdomadaire de leur hors-d'œuvre de viande de cheval gardait en effet les lions en excellente forme, mais il *ruinait* les lundis des habitants d'El Monte. Les lions – et il devait y en avoir une bonne centaine – rugissaient sans discontinuer toute la journée et toute la nuit, jusqu'au mardi à l'aube, au moment où leur *room service* habituel reprenait. Ce fut le point de départ de la désormais vaste agglomération psychiatrique de Cali-

fornie – partie de quelques centaines de dépressions nerveuses dans la minuscule ville d’El Monte, elle s’est répandue à l’ouest sur tout le front de mer, de Malibu aux montagnes, et de la frontière mexicaine au fleuve Columbia.

— Vous aimeriez avoir un couple de lions ? me demanda Joe, tout en s’efforçant de nettoyer mon pare-brise grêlé de sable avec une serviette couverte de graisse.

Bien sûr que j’aurais voulu avoir un couple de lions ! Mais, à cette époque, j’étais capable de faire preuve d’une force de volonté bien supérieure à aujourd’hui, et je lui dis non.

— Peut-être qu’on devrait en prendre un couple, intervint Bonnie (dont j’ai oublié le vrai nom). Ça ferait un chouette groupe.

Puis, mimant des mains une inscription au fronton de quelque salle prestigieuse, elle dit :

— « Bonnie & les Trois Clyde & les Deux Lions ».

— J’adore ça, dit Bennie, le joueur de banjo.

— Tu adores aussi Eleanor Roosevelt, dit Slim Moyston.

Slim Moyston était notre pianiste. Enfin, il était censé l’être. Nous ne remettons pas en question ce postulat car c’était ce qu’il nous avait dit quand nous l’avions rencontré dans ce bar. Jusqu’à ce point de notre périple à travers le sud-ouest du Texas, nous n’en avons encore eu aucune preuve, car non seulement Slim fumait une sorte d’herbe « qui ne crée pas de dépendance », mais en plus il buvait de l’absinthe. Oui, de la vraie absinthe – un alcool qui avait été prohibé dans tous les pays civilisés du globe. Nous n’avons jamais su où Slim parvenait à s’en procurer en permanence, mais nous le savions constamment approvisionné car sa langue était depuis longtemps devenue

verte. Ces charmantes habitudes avaient en revanche un effet fort dissuasif sur lui lorsqu'il s'agissait de jouer du piano au moment où nous le voulions.

— *J'adore* Eleanor Roosevelt, dit Bennie. Vous ignorez tout ce qu'elle a fait pour nous autres, les Noirs.

— Doux Jésus ! s'exclama Bonnie, en secouant ses cheveux trop laqués. Et le voilà reparti avec ses histoires de Noirs.

— Et alors, ça te pose un problème ? répliqua Bennie, pas du tout contrarié par l'agacement de Bonnie.

— Tu n'es *pas* Noir, espèce de pauvre abruti ! s'écria soudain Bonnie. T'es juste *crétin* !

— À la réflexion, dit Joe, je ferais peut-être mieux de garder les deux lions... Je ne veux pas les confier à un foyer qui se déchire.

— Ils ne sont pas mariés, dis-je en désignant Bonnie et Bennie, qui semblaient à présent sur le point de se cracher dessus.

— C'est encore pire, dit Joe. Ça vous fera deux dollars et soixante-quinze cents. Je dois vous faire payer cette eau parce que j'ai dû la trimballer jusqu'ici dans une citerne. Presque quinze kilomètres.

— C'est bon, dis-je. J'aurais vraiment aimé vous soulager d'un couple de lions, si j'avais pu.

— Bah, dit Joe ; de toute façon, ça n'aurait jamais marché... J'aurais été trop malheureux, je le sais. J'aurais voulu les reprendre. Faut croire... faut croire que je les aime, c'est tout. Et ça restera comme ça.

Sur ce, il nous laissa et retourna dans le capharnaüm de son bureau exigu, où il alluma une lampe au kérosène. Il paraissait usé avant l'âge et accablé de lassitude.

Cette nuit désolée dans les vastes plaines arides du sud-ouest du Texas remonte à bien des années. Depuis, je me

& Comment élever des loups

suis souvent demandé ce qu'étaient devenus Joe et ses lions... En fait, je préfère ne pas le savoir.

Peut-être ai-je un loup à cause de *ça*. Peut-être ai-je la même chose qu'avait Joe. Ce lien étrange qui se noue entre les animaux et l'homme.

Quelle que soit la soirée ou autre occasion sociale, il y aura toujours une personne pour me désigner comme le type bizarre qui a un loup, et invariablement quelqu'un tentera de me surpasser dans mon goût pour la faune en déclarant, sans rire, que lui a un schnauzer. Il m'est alors difficile de ne pas dire : « Oh vraiment ? Et il est apprivoisé ? » Ou bien : « Je ne savais pas qu'on pouvait domestiquer un schnauzer ! » Ou encore : « Vous feriez bien d'être prudent... j'ai entendu dire qu'en vieillissant il leur arrive de *se retourner contre vous* ! »

J'imagine que je suis une cible parfaite, étant le propriétaire d'animaux aussi exotiques qu'un puma et un loup, mais, jusqu'à aujourd'hui, je n'avais pas vraiment réfléchi à cet aspect du problème. Pourquoi est-il si inhabituel d'avoir comme animal familier un puma ou un loup ? Les gens croient-ils que les chiens, les vaches, les poules, les chèvres, les canards et les chevaux ont toujours été des animaux domestiques ? Qu'un beau soir ils sont simplement sortis de leurs forêts et de leurs jungles et ont suivi les humains chez eux ?

Certes, on ne voit pas souvent de loups ou de pumas dans le centre-ville de Milwaukee, mais partout aux États-Unis de nombreuses familles ont pour animaux de compagnie des loups, des pumas, des coyotes, des ours, des ratons

laveurs, des ocelots, des jaguars, et plein d'autres créatures « différentes ». Certaines de ces familles ne parviennent pas à se sortir des exigences qu'imposent ces animaux d'un genre particulier, et sont contraintes de les abandonner. En général, ce sont des gens qui n'ont pas suffisamment étudié l'animal qu'ils voulaient adopter et rencontrent des problèmes du fait que l'animal ne se conduit pas « normalement » – normalement voulant dire ici se comporter comme un chien, un chat, un cheval ou un cochon.

Un jour, j'ai tenté de relever le gant avec un propriétaire de schnauzer qui n'était pas conscient de parler à un propriétaire de loup. La scène s'est déroulée à Honansville, Connecticut, notre domicile actuel.

— On m'a dit que vous aviez un schnauzer ? demandai-je en abordant ce buveur patenté de martini, un soir d'ennui au centre culturel de Honansville.

Le centre culturel de Honansville fut fondé il y a une dizaine d'années par les bons citoyens de la ville qui ressentaient la nécessité de se cultiver afin de mener une vie pleinement épanouie. Mais la culture s'était vite perdue en chemin – après quelques concertos de quartets à cordes et une demi-douzaine de conférences, par exemple sur l'expédition de Stanley pour retrouver Livingstone, ou la découverte du pôle Nord par Robert Peary, assisté de quatre Esquimaux et de Matt Henson, un « nègre », ce qui a réchauffé le cœur de la plupart des libéraux ; quant à la dernière conférence, elle portait sur la sexualité sous la période victorienne – un sujet qui n'a réchauffé le cœur de personne. À partir de là, les membres du centre culturel de Honansville se sont réchauffé le cœur de la seule manière que la plupart d'entre eux connaissaient : l'alcool. Beaucoup d'alcool. Ce qui était l'idéal pour s'occuper lors de ces longues et glaciales soirées d'hiver – ça leur donnait